Document généré le 4 août 2025 16:09

Québec français

Nouveautés

Numéro 16, novembre 1974

URI : https://id.erudit.org/iderudit/56860ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

(1974). Nouveautés. *Québec français*, (16), 6–9.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1974

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

ÉLÉMENTAIRE

les difficultés d'apprendre à lire
Eve MALMQUIST, trad. et adapt. par André INIZAN
Armand Colin, 1973, 287 p. ($7.15)

Eve Malmquist dresse ici un panorama des difficultés que soulève l'apprentissage de la lecture. Difficultés reliées à l'intelligence, à la personnalité, à l'environnement, aux facultés visuelles et auditives, etc. Des remèdes sont proposés ainsi que des critères d'évaluation. Dans un chapitre consacré aux méthodes, l'auteur ne cache pas ses craintes quant à l'emploi d'une méthode exclusive et il expose avec clarté les apports des diverses approches. Bien d'autres problèmes sont abordés dans cet ouvrage: la lecture orale et la lecture silencieuse, écriture *script* ou *cursive*, l'acquisition de l'orthographe... (C.V.)

comment apprendre l'orthographe (3 vol.)
Annie MAUFFRAY, Danielle LEEMAN, Frank MARCHAND,
Larousse, 1974, 62 p.

comment apprendre à rédiger (3 vol.)
Danielle LEEMAN, Irène ASTRUC, Madeleine SUMPF,
Larousse, 1974, 62 p.

Voici une nouvelle collection pour l'enseignement du français au secondaire. Cette collection contient des séries de 3 cahiers progressifs portant sur des questions bien définies: le vocabulaire, la grammaire, l'orthographe, la rédaction. *Comment apprendre à rédiger* propose une excellente gradation d'exemples, d'exercices et de conseils pour amener les élèves à produire des rédactions claires, correctes sur tous les points et conformes au «discours scolaire». (C.V.)

SECONDAIRE

expression/communication
Francis VANOYE
Coll. U, Armand Colin éd.
1973, 241 p. ($9.65)

Si les concepteurs de programmes imposaient aux enseignants un manuel susceptible d'éclairer leur action pédagogique, je me demande s'ils pourraient choisir un autre volume que celui-ci. Pour situer l'ouvrage, on peut citer l'auteur: les propos qu'il tient dans son introduction sont vrais. Après avoir clairement explicité ce qu'on peut désormais appeler la clé de Jakobson (les six fonctions du langage), l'auteur classe différents types de messages écrits (ex.: texte publicitaire, compte rendu, lettre, etc.) et propose une analyse que la tradition littéraire est impuissante à nous donner.
Dans un deuxième temps, l'auteur situe l'expression littéraire (toujours en exploitant les facteurs du circuit de la communication) et propose une approche des œuvres littéraires qui n'a rien à voir avec les explications thématiques, psychologiques ou sociologiques. On redécouvre la rhétorique et le «style» prend un sens nouveau.
Dans un troisième temps, l'auteur analyse le dialogue, l'interview, l'entretien, la discussion et le «brain-storming» en relevant l'essentiel de ce que les études de la dynamique de groupe ont pu apporter d'utile et d'efficace. Enfin l'ouvrage touche le dessin humoristique, la bande dessinée, le cinéma et la télévision.
Les techniques d'enseignement qu'on peut tirer de toutes ces observations sont, à mon avis, inépuisables et c'est en exploitant ces observations qu'on concrétisera «l'esprit» de ce programme-cadre. (J.-G. M.)

PÉDAGOGIE

traité des sciences pédagogiques
No 6, Aspects sociaux de l'éducation.
Maurice DEBESSE
Gaston MIALARET
Presses universitaires de France
1974, 431 pages.

Le premier titre est un trompe l'œil: nous sommes loin d'avoir entre les mains un «traité». Il s'agit plutôt d'une série d'exposés du genre de ceux qu'un universitaire peut faire devant un auditoire bien sage.
Sauf pour l'introduction, les deux noms prestigieux qui apparaissent sur la couverture n'ont plus l'honneur d'être ceux des signataires des articles qui forment le volume.
Les sujets des articles sont intéressants: «Comportements sociaux chez l'enfant et l'adolescent», «Psychologie des groupes et étude de la classe», «Psychosociologie des enseignants», «Sociologie de l'éducation familiale», etc. et la plupart d'entre eux ouvrent des perspectives d'analyse sérieuses et profondes mais devant lesquelles le lecteur reste sur sa faim.
L'article «Démographie scolaire» propose des données statistiques qui n'intéressent que la France: les conclusions qu'on en tire valent pour ce pays et révèlent une facette du monde de l'éducation. Le lecteur doit bien se garder de généraliser ces points de vue. Ce que nous venons de dire s'applique à d'autres articles comme «Sociologie de l'école» et «Psychosociologie des enseignants».
Mais un étudiant en maîtrise d'éducation tirera profit des riches bibliographies de certains des exposés du volume. (J.-G. M.)

sociologie de l'éducation
textes fondamentaux
Alain GRAS
Larousse Université, 1974, 382 p.

Cette anthologie de textes sociologiques sur l'éducation gravite autour de quelques thèmes majeurs: éducation et société globale, la relation pédagogique, la sélection et la reproduction idéologique.
La lecture de cet ouvrage extrêmement dense et passionnant, qui va de Durkheim à Illitch en passant par des extraits de journaux chinois, ne manquera pas d'alimenter la réflexion de tous ceux qui s'interrogent sur l'école de demain. (C.V.)

LITTÉRATURE

la littérature canadienne-française
Gérard TOUGAS
PUF, 1974, 5e édition, 270 p.

La cinquième édition de *La littérature canadienne-française* de Gérard Tougas tente de replacer notre littérature dans le vaste mouvement de la francophonie universelle, en faisant appel à une nouvelle conscience critique. Si les trois premiers chapitres comportent à peine quelques minces corrections, surtout infrapaginales, les trois derniers ont subi par contre un profond remaniement particulièrement en ce qui touche le roman. Dans le chapitre IV, qui consacre de nombreuses pages à l'apport des écrivains français et insiste sur «la diversité naissante du roman canadien», en retenant les articles portant sur Albert Laberge, Groulx, Harvey et Ringuet, il fait un sort bien pauvre à Pierre Dupuy, Desmarchais, Grignon, de Roquebrune et Harry Bernard auxquels il réserve quatorze lignes. Des noms aussi connus que ceux d'Adjutor Rivard, Damase Potvin, Ernest Choquette, A.-B. Routhier et Rodolphe Girard ont été relégués aux oubliettes.
Le cinquième chapitre a connu les modifications les plus importantes. Gabrielle Roy, Yves Thériault, André Langevin et Félix-Antoine Savard représentent à eux quatre la «première génération de romanciers» contemporains. Les 25 pages consacrées aux autres romanciers de cette génération ont été réduites à 7. Lemelin, Giroux, Elie, Charbonneau, Filiatrault, Cloutier, Desrosiers, Simard, Richard, Baillargeon et Thério ont été amputés considérablement. Seuls François Hertel et Germaine Guèvremont ont bien résisté au jeu de massacre. Une kyrielle d'autres ont été impitoyablement supprimés, parmi lesquels figurent Anne Hébert et Alain Grandbois! La génération actuelle des romanciers est introduite sous le signe du séparatisme. Aquin, Ducharme, Marie-Claire Blais, Jacques Godbout, Jean Basile et Gérard Bessette se méritent une place de

choix, dans de vigoureuses pages d'analyse littéraire. Mais que de noms sacrifiés! Claire Martin, Diane Giguère, Claude Jasmin, Marcel Godin ont été ignorés. Que penser de la nouvelle génération, qui donne à peine lieu à de vagues considérations que l'auteur veut plus «actuelles»? Si les poètes ont trouvé grâce devant lui (dans des proportions très discutables, il faut le dire!), ainsi que le théâtre (Michel Tremblay y trouve une place honorable), notre critique n'a pas hésité à sabrer d'une façon définitive dans les historiens et les essayistes. Les critères de sélection et de discrimination de Tougas nous étonnent. Faut-il croire qu'il n'a encore rien compris — ou qu'il a encore désespérément mal compris — le «phénomène québécois»? Par exemple, comment interpréter le fait que le dessin «typique» du Québécois (page couverture) ait été remplacé par celui de la feuille d'érable stylisée? Quand l'auteur se lance dans des considérations sur la communauté française universelle (chapitre VI), on a nettement l'impression que son ouvrage sera bientôt entièrement refondu pour ne constituer qu'un chapitre de la littérature française. Attendons voir! (G.D.)

la littérature québécoise
Laurent MAILHOT
Presses Universitaires de France,
Coll. *Que sais-je*, 1974, 127 p.

On peut sûrement se réjouir de ce récent ouvrage sur la littérature québécoise publié dans une collection française connue et répandue à travers le monde. Ce numéro dense, parfois un peu aride tellement il a fallu pressurer le texte, se lit quand même très bien et ne manque pas d'intéresser le lecteur. Bien sûr, on pourrait chicaner Laurent Mailhot qui pourtant nous donne une approche personnelle et très bien documentée de la littérature québécoise. Par exemple, le clergé sous le régime anglais a-t-il vraiment usé d'une diplomatie «naïve» (p. 16)? *Marie Calumet* était-il un roman à l'odeur excrémentielle (p. 35)? Crémazie a-t-il abusé financièrement de ses amis (p. 37)? Peut-on parler de Nelligan comme d'un poète maudit (p. 40)? Le Nigog était-il composé de nationalistes pessimistes — l'idée est intéressante — et de puristes francophiles (p. 44)? Claude Perrin réfléchit-il sur fiches (p. 50)? *La Scouine* pour être un roman «aux morceaux éparpillés» ne pourrait-il pas signifier tout autant la désintégration des exploités de la glèbe que témoigner des circonstances temporelles de sa composition (p. 56)? A-t-on vraiment chanté l'amour fou en sol québécois après la guerre (p. 70)? Faut-il parler de «joual» à propos de Ducharme (p. 86)? Alain Dubois mérite-t-il de passer pour un cocu masochiste et Pierre Dupas pour un défroqué plutôt qu'un réfractaire (p. 87)? Voilà un certain nombre de questions entre bien d'autres que l'on pourrait soulever. On pourrait encore reprocher à l'auteur de ne pas donner plus d'importance à *Amérique française*, (pp. 48-49), de ne pas dégager suffisamment la portée nationale de l'œuvre locale de Roger Lemelin (pp. 58-59), de reprendre l'expression détestable de Viatte sur le «petites littératures nationales» (p. 73), de qualifier les poèmes de Pilon de légèrement vagues et de n'en pas dégager l'exceptionnelle lumière (p. 79), de classer Claire Martin parmi les essayistes (p. 119) et d'escamoter d'ailleurs toute cette partie de l'essai (pp. 116-120), de faire peu de place à Major et de n'en parler qu'en parlant du joual (p. 96). Mais c'est précisément tous ces reproches possibles qui me rassurent sur l'auteur qui a su faire une analyse fouillée, personnelle et qui invite à la relecture des œuvres, à la confrontation des interprétations et surtout, oui, et surtout à la polyvalence de la signification. Il faut vraiment remercier Laurent Mailhot qui a osé faire ce petit essai de notre littérature. L'auteur nous prouve d'ailleurs dans la présentation et la conclusion qui sont remarquables qu'il est capable d'incarner un peuple par la parole lue comme les écrivains, eux, *vécrivent*. Un compte rendu si bref ne saurait rendre justice à Laurent Mailhot et la lecture de ce *Que Sais-je* vous permettra de passer au crible mes propos eux-mêmes. (A.G.)

speak white
Michèle LALONDE
L'hexagone, *Les murs ont la parole*, 1974.

Le poème-cri lancé par Michèle Lalonde en mai 68 est enfin édité. Un très beau livre qui se déploie comme une affiche (28" × 20"). Un étendard écrit en lettres de feu et de sang et qui, au-delà du Québec, est un cri de ralliement pour tous les opprimés de la Terre. À afficher. (C.V.)

propos de Gilles Vigneault
Marc GAGNÉ
Nouvelles éditions de l'Arc, Montréal,
1974, 127 p.

Depuis quelques années, Marc Gagné s'intéresse à la chanson québécoise et à Gilles Vigneault. Il prépare d'ailleurs une importante étude sur le poète-compositeur-interprète. Et la bibliographie, dit-on, promet beaucoup. Pour nous faire patienter, Marc Gagné nous livre les *Propos de Gilles Vigneault*, ou une heureuse synthèse des interviews — 120 sont recensées en bibliographie — accordées par Vigneault tant au pays qu'à l'étranger, depuis 1959. Et ces propos se lisent comme un roman. C'est que l'auteur a su respecter dans toutes ses nuances et dans son évolution la pensée du poète de Natashquan. Et cela même s'il a dû, pour les besoins de la cause, reformuler les questions posées au poète après avoir achevé la cueillette et la sélection des réponses. Ouvrage de référence, les *Propos de Gilles Vigneault* arrivent à point. Professeurs et étudiants, parmi d'autres, y apprendront à connaître le poète, l'auteur-compositeur-interprète, le montreur de mots et le montreur de mondes, ses œuvres et ses thèmes, son engagement, ses voyageries. À lire absolument et à relire. (A.B.)

si les canadiennes le voulaient suivi de **aux jours de maisonneuve**
Laure CONAN Leméac, coll. Théâtre canadien, Montréal, 1974, 163 p.

L'absence de patriotisme chez les partis politiques et la dégénérescence des classes élevées: voilà le mal du temps diagnostiqué par Laure Conan en 1886. Le traitement en revient aux Canadiennes: «Les hommes font les lois, mais les femmes font les mœurs» comme le souligne M. Vagemmes, l'un des deux principaux personnages.
Le discours de l'un et l'autre se poursuit tout au long du texte que j'hésite cependant à qualifier de «pièce de théâtre» bien que l'ouvrage figure dans la collection THÉATRE CANADIEN: les indications du début sont davantage celles d'un narrateur que d'un commentateur. Et si les écrits de ce type servaient fréquemment à des exercices d'élocution, il en faut plus, à mon sens, pour parler de théâtre. Le même problème se pose dans le cas de Fréchette; une analyse plus fouillée paraîtra à ce sujet dans le prochain numéro du Québec français.
Quant aux *Canadiennes* c'est une belle écriture. Comme on disait autrefois: une belle main d'écriture. Bien stylée. Un peu désuète. À l'image de cette classe «élevée» du XIXe, qui parle beaucoup, et bien, dirait-on, pour oublier autant que pour trouver. (N.G.)

Un homme libre: Pierre Vadeboncœur
En collaboration avec Leméac, Montréal, 1974.

André Major et François Ricard, responsables de la collection *Indépendances* chez Leméac, ont voulu faire de ce petit livre un hommage à Pierre Vadeboncœur, cet homme libre et incorruptible. Major voit dans l'écrivain syndicaliste un intimiste qui parle de lui en parlant de tous. René Levesque, lui, salue en Vadeboncœur l'homme de la ligne du risque, à la pensée exigeante et généreuse. Quant à François Ricard, il

analyse attentivement la phrase sans cesse dépliée de l'essayiste. Lire Vadeboncœur c'est ouvrir sa conscience et fuir comme lui la tentation éternelle de la fixité. Vadeboncœur devient un être de révolte, un homme incessamment en quête de la vie, de la liberté, de l'humanité. Cet être du refus global et de l'ouverture totale, François Hébert le rapproche de Malraux. Les deux hommes vivent le vide d'une civilisation, les deux sont des hommes d'action, les deux misent sur la politique sans y mettre tous leurs espoirs humains, les deux respectent autant la liberté nationale que la liberté humaine. Avec *Indépendance,* on peut voir en Vadeboncoeur qui est un homme enraciné celui qui scrute l'avenir du monde. Ce qui permet à Réjean Beaudoin de considérer l'essayiste comme un prophète de la nouvelle culture, un héraut des voies marginales d'une jeunesse qui invente l'avenir. Aussi Robert Vigneault parle-t-il de Vadeboncoeur en termes de salut. Le salut de celui qui cherche, le salut de celui qui interroge le monde, le salut de celui qui raconte les songes d'une nouvelle humanité. C'est Yvon Rivard qui termine l'hommage à l'essayiste québécois. Dans un beau texte où Blanchot est présent comme l'ombre d'Orphée, Rivard parle surtout de l'essayiste qui se remet à l'école de l'enfance. Il voit dans *Un amour libre* une véritable cosmogonie de l'écriture. (Personne n'a rapproché l'auteur étudié de Montaigne. Et pourtant, comme ces essayistes se ressemblent!)

Enfin, les lecteurs de ce livre auront droit à trois inédits de Vadeboncoeur. Deux textes intitulés *Fragment* et *Comment j'ai lu Rousseau* nous livrent un Pierre Vadeboncoeur plus que jamais intime, intimement lié au mal collectif d'Octobre 70 et reprenant contact avec ses pareils de chair et de sang, échappant aussi au carcan historique en renouant avec le promeneur solitaire dans un autre temps et un autre espace. — Essais bellement lyriques et tendres. — Quant au premier essai intitulé *Musique,* j'en retiens surtout l'amour de Vadeboncoeur pour Beethoven et Mozart en particulier. Mais j'y trouve tellement à redire que je solliciterai une page dans le prochain numéro du *Québec français* pour défendre la « musique postérieure à Schubert » (p. 104). (A. G.)

la complainte des hivers rouges
Roland LEPAGE
Leméac, Montréal, 1974, 96 p.

La complainte des hivers rouges de Roland Lepage, exercice pédagogique commandé à l'auteur par l'École Nationale de théâtre, se veut une fresque dramatique en vingt-cinq couplets reposant sur la petite histoire des événements de 1837-38 et sur quelques citations historiques de personnages éminents de cette époque marquante. L'auteur, à son dire, a vu rouge au moment de transposer les horreurs commises par le Vieux Brûlot. Ayant dû interrompre son travail de dramatisation des épisodes de 37-38 pour se consacrer à d'autres œuvres de commande, Roland Lepage reverra « rouge » au lendemain d'un certain 29 octobre et se remettra aux « hivers rouges » pour tenter de faire voir à « tous ceux à qui la campagne électorale avait fait vivre des semaines d'espoir, de suspense exaltant, (...) la grande machine rouge triompher encore une fois au parlement de Québec, plus monstrueusement « omnipuissante » que jamais. Le soleil de l'indépendance entr'aperçu dans une éclaircie, aussitôt balayé dans l'ombre ». (tiré de la *Préface* de l'auteur). Roland Lepage a un sens élevé de la démagogie théâtrale et sait fort bien créer le pont entre les événements de 37-38 et ceux d'aujourd'hui. Voilà sans doute les couplets les plus intéressants à lire. Quant aux autres, la lecture en est fastidieuse, notamment à cause de la tonalité pseudo-revendicatrice de la complainte, du caractère « mélo » des scènes supposément historiques qui, archiconnues, souffrent mal l'adaptation et du simplisme navrant des dialogues. Si certains couplets offrent un rythme incantatoire intéressant, (je songe à la demande de pardon faite à Lady Colborne par les femmes des Patriotes condamnés à mort), l'ensemble ne présente aucun rythme soutenu. La pièce, dans son ensemble, n'offre pas de structure nette; les personnages sont très peu caractérisés; les évocations spatiales et temporelles apparaissent très mal à la lecture. Tout compte fait, *La complainte des hivers rouges* constitue peut-être un excellent exercice pédagogique pour des étudiants de conservatoire, mais à moins d'être metteur en scène professionnel ou encore animateur de théâtre dans un Centre de loisirs, le lecteur ordinaire est en droit de se demander ce que cette pièce lui apporte et s'il valait bien la peine de l'éditer. (P.-A. B.)

structures de Tartuffe
Jacques SCHERER
SEDES, 1974, 286 p.

La permanence de Molière est quelque chose d'assez unique et de parfaitement explicable. Des trois grands de la scène classique (avec Corneille et Racine), il est le seul à n'avoir pas subi d'éclipse un seul jour depuis sa mort (1673).
L'année dernière, dans un pays aussi rebelle au classicisme que les États-Unis, il fut l'auteur le plus joué, loin devant Shakespeare. C'est dire, pour l'enseignement du 17e siècle, l'importance proprement pédagogique que son œuvre représente. De la nombreuse documentation mise à la disposition des enseignants sur le théâtre de Molière, le livre de Jacques Scherer est sans aucun doute parmi les meilleurs. D'un abord très agréable et d'une lecture facile, il fait bénéficier une relecture de *Tartuffe* des principaux apports de la critique nouvelle, sans jargon et sans complication, ce qui est une promesse. Appuyé sur une documentation historique solide et nécessaire, l'auteur aborde essentiellement son texte sous deux aspects: la perspective idéologique de *Tartuffe,* puis, dans un second temps, la perspective spécifiquement *théâtrale du texte en tant que texte d'une part,* en tant que *représentation* d'autre part. Le champ ainsi couvert embrasse la totalité des « questions » qui peuvent avantageusement être soulevées, soit à la simple lecture de la pièce, soit à sa transmission par l'enseignement au niveau collégial. C'est dire tout l'intérêt que représente cette étude aux perspectives généreuses et nouvelles. (J.-M. P.)

les grandes doctrines littéraires en France
Philippe VAN TIEGHEM
Presses Universitaires de France, 1974, 302 p.

Il s'agit de la réédition d'une étude, qui depuis sa première parution en 1946, a pu être considérée comme un classique de l'histoire littéraire et de l'histoire des idées littéraires. En fait, il n'en existe pas d'autre aussi complète. Le schéma reprend, avec des nuances importantes, le tableau traditionnel (et admis) des grandes époques de la théorisation du littéraire, soit, dans un premier temps, l'époque qui va de la Pléiade à la doctrine du classicisme (1550-1675), dans un second temps, celle qui va de la querelle des Anciens et des Modernes jusqu'à la Révolution (1675-1800), puis le Romantisme proprement dit (1800-1850), enfin l'éclosion et la multiplication des écoles et doctrines à travers le réalisme, le symbolisme jusqu'au surréalisme (1850-1930). Les textes fondamentaux y sont analysés avec une grande assurance, ce qui donne à l'ensemble un caractère d'une sorte de « doctrine sur les doctrines ». Le propos étant strictement historique, on ne cherchera pas dans cette étude ce qu'elle ne cherche pas à offrir; les critiques nouvelles n'eussent sans doute pas été d'un appoint bien important dans l'étude de textes dont le moins qu'on puisse dire est qu'il faut les entendre comme ils ont été entendus: dans le sens de leur surface. L'intérêt eût été encore plus grand si l'étude avait été suivie d'un répertoire anthologique des principaux textes des doctrines littéraires de la Pléiade au Surréalisme. (J.-M. P.)

LINGUISTIQUE

lexique anglais-français de l'électronique au Québec
Cahiers de l'Office de la langue française no 22, Gouvernement du Québec, Québec, 1974, 213 pages.

Ma «culture électronique» s'arrête à l'audition stéréophonique, mais je dois avouer que ce lexique a suffisamment retenu mon intérêt pour que je ne le parcoure pas d'un œil distrait. Le volume présente en effet un relevé clair et complet du vocabulaire «ampli-vidéo-stéréo» de plus en plus répandu... en anglais. Et la qualité comme la précision des schémas et illustrations est à souligner. L'ouvrage intéressera non seulement le spécialiste mais le mélomane qui, à la recherche d'un appareil de qualité, est curieux de donner le change, en français, au vendeur. Une question se pose cependant: pourquoi encore procéder de l'anglais au français et verser dans la traduction? Ce lexique de l'électronique n'est pas la seule des publications de l'Office à se présenter ainsi. Pourtant d'autres ouvrages publiés par le même organisme évitaient le piège de la traduction; ne citons que le *Vocabulaire français-anglais de l'automobile* (no 21), ou celui de la *Machine à coudre* (no 19). Il est bien entendu que les échanges, dans le milieu de l'électronique et de l'audio-visuel, se font actuellement en anglais. Mais sous prétexte d'aller du plus connu au moins connu, on risque de fausser les mécanismes d'acquisition linguistique. Que je sache, personne, à l'Office de la langue française, n'est intéressé à travailler pour un éventuel Office de la traduction française. Alors?... (N. G.)

DIVERS

symboliques d'hier et d'aujourd'hui
Jacques GRAND'MAISON
Montréal, Hurtubise HMH, 1974, 318 p.

Poursuivant sa réflexion sur l'évolution de l'Église et plus précisément sur l'évolution de l'Église au Québec, Jacques Grand' Maison touche ici un sujet qui déborde la seule perspective ecclésiale. Il s'agit en fait d'un essai sur l'homme, sur l'homme moderne et sur l'homme d'ici qui, libéré des contraintes d'une société cléricale, théocentrique et monolithique, continue à porter en lui les modèles hérités d'une ancienne symbolique et continue, en même temps, à rechercher le sens de sa présence dans le monde.
Après avoir formulé des interrogations fondamentales telles que: l'Église est-elle morte? Celle qui fut jadis le lieu privilégié de notre conscience collective et de notre solidarité saurait-elle être dans l'avenir le lieu ou le signe d'un nouveau regroupement, l'image vivante d'une transcendance? l'auteur esquisse quelques hypothèses sur notre univers religieux et sur ce que pourrait être éventuellement notre évolution collective. Dans une première partie, il établit le cadre critique à l'intérieur duquel il situe sa problématique. Définissant à plusieurs reprises le symbole et les fonctions importantes qu'il joue au sein de la conscience humaine, Grand'Maison analyse le mode d'insertion de la symbolique religieuse parmi les autres coordonnées sociales et historiques de la nation québécoise.
Constatant que la symbolique religieuse a joué au Québec un rôle historique majeur, l'auteur montre que l'homme contemporain tend à se libérer des emprises totalitaires, marxistes ou capitalistes, et cherche un nouvel espace spirituel. Il interprète, par exemple, la tentative du *Goéland (Seagull)* de Jonathan Livingston, parabole moderne dont l'impact révèle la soif de dépassement qui subsiste en l'homme. De même, au Québec, le film «*Tranquillement pas vite*» démontre le tiraillement de la conscience religieuse, cherchant entre le passé et le futur un nouveau mode de solidarité.
La deuxième partie du volume explore ce que pourraient être ces nouvelles symboliques: symboliques de solidarité, d'action, de communication, symbolique de la fête, symbolique de compréhension et d'identification. Décrivant en des termes parfois trop savants ou trop schématisés l'affrontement des diverses consciences au sein de la société chrétienne, Grand'Maison propose des orientations nouvelles et souligne l'importance et le rôle des modèles symboliques pour une évolution constructive de cette société. Il énonce les conditions d'émergence des nouvelles symboliques, qui donneront un sens à l'engagement humain, au travail et à la fête. (Alonzo Le Blanc)

LIVRES REÇUS

la psychologie à l'école
Bernard ANDREY et Jean LE MEN
Presses Universitaires de France
Coll. Sup, 1974, 272 p.

lexique des noms indiens en Amérique
Bernard ASSINIWI
Leméac, 1973, 2 volumes

confession
Michel BAKOUNINE
Presses Universitaires de France, 1974, 235 p.

la faim de lire
Ronald E. Barker et Robert Escarpit
Unesco/Presses Universitaires de France, 1973, 169 p.

pourquoi les enfants mentent-ils?
Gérard BROYER
Le Centurion, 1974, 116 p.

les groupes rééducatifs
Maurice CAPUL
Presses Universitaires de France,
Coll. Sup, 1974, 258 p.

l'esthétique des lumières
Jacques CHOUILLET
Presses Universitaires de France,
Coll. Sup, 1974, 230 p.

les noms géographiques, lexique polyglotte
Louis-Hébert DESJARDINS
Leméac, 1973, 254 p.

virginie
Marcel DUBÉ
Leméac, *Coll. Théâtre canadien*, 1974, 161 p.

l'enfant voleur
Jean-Pierre LAUZEL
Presses Universitaires de France,
Coll. Sup, 1974, 163 p.

guide du week-end
Pierre PETEL
La Presse, 1974, 200 p.

votre potager
Paul POULIOT
La Presse, 1974, 262 p.

néologie en marche, n° 3, 70 p.
vocabulaire de l'économie, 73 p.
vocabulaire de l'habillement, 228 p.
vocabulaire des imprimés administratifs, 311 p.
vocabulaire français-anglais de l'automobile, 158 p.
publiés par l'Office de la langue française, 1974.

le grand almanach 75
La Presse, 1974, 640 p. ($2.25)

stress sans détresse
Hans SELYE
La Presse, 1974, 175 p. ($3.95)